

humaines... Mais au demeurant pour rester opératoire, elle ne peut s'affranchir des contextes humains, temporels et culturels dans lequel se vit la vie. Elle devra inévitablement croiser les autres dynamiques sociales évoquées pour les valoriser, les critiquer... mais aussi se laisser surprendre par ce que d'autres frères sont capables d'entreprendre sans l'attachement à la tradition chrétienne.

Charles-Henri GUILLOTEAU

## *Appel pour une enquête biblique sur les termes « frères » et « sœurs »*

### **L'Auteur**

*Philippe Lefebvre, dominicain, est professeur de littérature, enseignant en Bible à l'Université catholique de l'Ouest d'Angers et à l'École biblique de Jérusalem. Il a écrit plusieurs ouvrages, notamment sur Jésus et ses frères : Saül, le fils envoyé par son père (1999), Le messie en famille. Saül, David, Jésus et leur entourage (2000) et Comme des arbres qui marchent (2001) tous les trois aux éditions Lumen Vitae, Bruxelles ; et à paraître au Cerf début 2003 Ressuscité selon les Écritures – Les récits de la Passion à la lumière du livre de Samuel ainsi qu'une étude sur les frères et sœurs de Jésus au Seuil.*

### **L'Article**

*Qu'est-ce qu'un frère, une sœur ? Philippe Lefebvre, bibliste, invite à plonger dans la Bible, dans l'Ancien Testament tout particulièrement, pour répondre à cette question. Au-delà des liens du sang, vivre en frères renvoie à la vérité de la rencontre de l'autre et de la relation à Dieu.*

*Principales abréviations utilisées : Genèse = Gn ; Nombres = Nb ; Livre des Juges = Jg ; 1-2 Samuel = 1-2 S ; Évangiles de Matthieu, Marc, Luc, Jean = Mt, Mc, Lc, Jn.*

En cette étude, à la fois trop longue et trop brève, je voudrais éclairer par la lumière biblique les termes *frères* et *sœurs* que l'on trouve dans les évangiles<sup>1</sup>. Plus exactement je voudrais appeler à la lecture de l'Ancien Testament qui dit tellement de nouveautés concernant ces termes. Beaucoup de parutions ces dernières années sont revenues sur la question des frères et sœurs de Jésus<sup>2</sup>. Un des thèmes récurrents dans ces écrits (que ce thème soit explicite ou non) est celui-ci : « on nous a toujours caché que Jésus avait des frères et sœurs ; reconnaissons maintenant qu'il en a ». Ce genre de pensée est légitime, mais elle me semble extrêmement naïve dans le meilleur des cas, extrêmement partielle plus généralement : les auteurs ne tiennent aucun compte de l'Ancien Testament et ne soupçonnent pas (ou ne veulent pas soupçonner) la puissance de la pensée biblique qui travaille les mots apparemment les plus connus pour en ouvrir le sens.

Cet article ne se veut aucunement une réponse aux difficiles questions soulevées<sup>3</sup>. Il redit l'importance de la Bible pour éclairer la Bible. Par exemple, des hommes sans frères qui ont des frères, il y en a plus d'un dans l'AT. Quand la situation semble concerner Jésus, il est de bonne méthode d'aller au moins jeter un coup d'œil sur ces passages et de prendre la mesure de ce que les textes anciens ont déjà médité et évoqué d'une façon souvent très novatrice<sup>4</sup>.

## Partir des textes bibliques

Quand meurt Samson, le dernier juge d'Israël mentionné en Jg, c'est après avoir fait s'effondrer le bâtiment où les Philistins l'avaient contraint à se produire afin de s'amuser de ses tours de force. Alors, nous dit le texte, « *ses frères et toute la maison de son père descendirent et l'emportèrent ; ils le remontèrent et l'ensevelirent (...) dans le tombeau de Manoah, son père* » (Jg 16, 31). « Ses frères » ? Mais tout le chapitre 13 des Juges s'est évertué à nous dire que Samson est un fils unique, né de manière inattendue de Manoah et de sa femme jusque-là stérile.

1. Je fais plus particulièrement allusion à la mention des frères et sœurs de Jésus (Mt 12, 46-50 / Mc 3, 31-35 / Lc 8, 19-21 / Jn 7, 3). Des listes comportant quelques noms sont données : Mt 13, 55-56 / Mc 6, 3. À cela s'ajoute la difficile question de Jacques, frère du Seigneur (Mt 13, 55 / Ac 12, 17 etc. / 1 Co 15, 7...).

2. Je ne citerai ici que l'ouvrage bien connu de J. Duquesne, *Jésus*, Découverte De Brouwer, Flammarion, 1994 (en particulier les pp. 80-87).

3. Je parlerai peu ici des sœurs. Je crois qu'une étude spéciale devrait leur être consacrée. Les sœurs ne posent pas tout à fait au féminin les problèmes que posent les frères. Dans la Bible, c'est plus complexe que cela, plus intéressant surtout. Hommes et femmes y ont leurs déploiements propres.

4. J'ai proposé quelques réflexions sur les mots de relation dans un petit livre : *Le messie en famille. Saül, David, Jésus et leur*

*Frères* a dans ce texte un autre sens apparemment que la fratrie de sang. Et cela ne fait pas de difficulté pour un lecteur : il entend *frères* comme les proches liés d'une manière ou d'une autre à Samson (les membres de sa tribu ou de son peuple) et *père* au sens biologique du terme : le géniteur de Samson.

Quand Caleb réclame une part de la Terre Promise où le peuple s'est enfin installé (Josué 14), il rappelle qu'il a engagé le peuple à y entrer, alors que ses collègues, explorateurs comme lui, détournaient le peuple de jamais pénétrer dans ce pays. « *Mes frères qui étaient montés avec moi firent fondre le cœur du peuple* » (Josué 14, 8 ; allusion à Nb 13-14), souligne-t-il, bien des années après les événements, à Josué qui étaient à ses côtés à l'époque. « Mes frères » ? Caleb n'a aucun frère en Israël ; il est même étranger ! Ceux qu'il appelle ses frères et dont les noms ont été donnés en une liste précise (Nb 13, 4-15) sont ses compagnons d'exploration.

Quand David commence à fuir devant Saül qui le poursuit de sa jalousie, on nous dit que « *ses frères et toute la maison de son père, l'ayant appris, descendirent près de lui* » (1 S 21, 1). Il est bien clair dans la logique du texte – et tous les commentaires sont unanimes sur ce point – qu'il ne s'agit pas des frères de sang de David. Le jeune homme en effet est le cadet de sept grands frères avec qui les relations ne sont pas au mieux. Ceux-ci, ainsi que le père Jessé, avant que David entre sur la scène publique, avaient envoyé ce « petit », comme ils l'appellent (1 S 16, 11), tout seul dans le désert pour qu'il y garde les brebis. Rien dans leur attitude n'a jamais montré un désir de se solidariser avec ce David qu'ils méprisent.

Les frères qui rejoignent David sont donc d'autres personnes, que les textes vont nous découvrir peu à peu : les hommes de son peuple (et aussi des hommes étrangers à son peuple, voire issus d'une nation ennemie<sup>5</sup>) qui s'attachent à David parce qu'ils pressentent en lui un homme qui peut leur assurer la victoire sur l'opresseur et leur ouvrir de nouveaux horizons de vie. David lui-même, alors qu'il a une large fratrie de sang, n'appelle qu'un seul

*entourage*, coll. Connaître la Bible 19, Lumen Vitae, Bruxelles, 2000. Voir en particulier chap. 1, « Réflexions sur la fraternité », pp. 7-19. Les autres chapitres étudient les relations d'amitié du messie, ses relations de cousinage, sa place dans la tribu.

## Des frères compagnons d'exploration

5. Cf. par exemple 2 Samuel 15, 18-22 : un Philistin et sa troupe (les ennemis héréditaires d'Israël) se joignent à David.

homme son frère (2 S 1, 26) : c'est Jonathan, fils de Saül, avec qui il n'a aucun lien de parenté et qui aurait tout pour être son ennemi. Les frères du roi messie ne sont donc pas ceux que l'on croit.

Quand Dieu demande à Abraham qu'il « fasse monter » devant lui Isaac, il précise : « *Prends ton fils, ton unique* » (Gn 22, 2). Pourtant Isaac n'est pas unique ; les textes ont même beaucoup insisté sur le premier fils d'Abraham, le frère aîné d'Isaac, qui est Ismaël. La naissance d'Ismaël a été présentée comme celle d'un être exceptionnel. Sa mère, Agar, a été avertie par un ange qu'elle était enceinte et allait avoir d'Abraham un fils. C'est la première annonce de la Bible<sup>6</sup>, la première fois que l'on voit un ange, s'adresser à un humain. L'ange transmet à Agar une promesse concernant ce fils à venir qui n'est pas moindre que la promesse faite à Abraham : « *Je multiplierai ta descendance au point que l'on ne pourra la compter, tant elle sera nombreuse* » (Gn 16, 10). Et il ajoute que l'enfant qui naîtra d'elle « *demeurera en face de tous ses frères* » (Gn 16, 12) ; la formule est étrange concernant un enfant pas encore né et qui, quand il sera venu au monde, restera longtemps fils unique<sup>7</sup>.

En tout cas, Isaac n'est pas un fils unique pour Abraham et l'on ne pourrait supposer, après le déploiement d'événements depuis Gn 16 concernant Ismaël, que le texte a oublié la présence de ce premier-né ou cherche à la minimiser<sup>8</sup>.

Un fils unique qui a pourtant des frères ; un fils avec frère dont on dit qu'il est unique ; un homme qui a une fratrie abondante bien que le mot frères s'applique à d'autres qu'à ses frères ; un homme sans fratrie en Israël qui parle pourtant de ses frères israélites. On pourrait multiplier les exemples dans l'AT. Quand, lecteur de l'AT, j'entends les évangiles me dire que Jésus a des frères et des sœurs, je ne peux précipiter le sens. Qu'est-ce qu'un frère, une sœur ? La Bible m'a enseigné à questionner, à entrer dans une enquête sur cette réalité (j'ai à apprendre), plutôt que dans une conquête a priori (je sais déjà).

---

6. Luc s'en inspire très précisément dans la scène de l'Annonciation. Plus d'une fois les phrases reprennent textuellement celles de Gn 16 (cf. Lc 1, 31 et Gn 16, 11).

---

7. Ismaël aura plus tard un demi-frère en la personne d'Isaac, puis longtemps après d'autres demi-frères nés d'Abraham et de Qetoura.

---

8. D'ailleurs quand Dieu parle à Abraham à propos d'Isaac (Gn 22), il le fait après l'épisode (Gn 21) où il a arraché Ismaël à une mort probable dans le désert. Abraham a donc bien deux fils qui sont des demi-frères, auxquels Dieu s'intéresse de près.

## Un parcours proposé à tout lecteur

Et ce n'est pas là un pur travail de littéraire ou d'historien. C'est l'enseignement le plus fondamental, proposé à tous, sur la fraternité ; d'abord s'interroger sur le sens et non s'arroger le sens : qu'est-ce au juste qu'un frère, une sœur ? Tous ceux qui sont appelés de ce nom, comment sont-ils des frères et des sœurs ? Caïn est bien le frère de sang d'Abel : est-ce cela la fraternité ? Hérode a un frère, Philippe, à qui il prend sa femme, la terrible Hérodiade qui, par l'intermédiaire de sa fille, obtiendra la tête de Jean-Baptiste. Jésus d'autre part appelle ses disciples, avec qui il n'a aucun lien de parenté, ses frères au matin de la résurrection. Quand le mot frère a-t-il son sens le plus vrai ? Est-ce en définitive le lien fraternel sanctionné par la biologie et l'état civil, celui qui unit Hérode et Philippe ? Ou bien est-ce le lien « qui n'est pas de ce monde » et qui unit, déjà en ce monde, Jésus et les siens ?

La Bible est une immense entreprise pour revenir sur les mots que nous croyons connus. Pas d'abord les vocables les plus conceptuels qui posent d'emblée des problèmes de définition (comme péché, alliance, sacrifice), mais les termes apparemment les plus simples : aimer, vivre, mourir, père, mère, fils, fille, frère, sœur, homme et femme. Il faudrait mentionner aussi, bien sûr, le mot *Dieu* qui est le grand Inconnu de la Bible. Si l'on accepte de suivre le mouvement que la Bible met en œuvre, on commence à lire en croyant savoir, puis on ne sait plus très bien, puis on ne sait plus, et de la nouveauté peut enfin être dite.

C'est d'ailleurs ce que raconte la Bible dès le commencement. Le grand drame qui affecte les humains, c'est de croire le serpent qui leur dit qu'ils peuvent tout savoir tout de suite par eux-mêmes, sans recours à cet « Autre » qui leur parle ; il y aurait, selon le serpent, des évidences à portée de main (Gn 3). Certaines personnes lisent « frères et sœurs de Jésus », et déjà elles savent ! Elles savent ce que c'est qu'un frère et une sœur, elles connaissent le bien et le mal concernant la question et en tirent aussitôt des

*Lien fraternel  
de l'état civil  
ou celui qui unit  
Jésus et les siens ?*

conclusions définitives. Nul besoin pour elles d'une enquête dans la Bible, d'une exigeante remise en cause de leur propre savoir. Faire ainsi, c'est toujours nier ce qu'un texte, écrit par d'« autres », essaie de me dire.

## Entendre enfin du nouveau

Il ne s'agit pas de renoncer à ce que l'expérience et l'éducation nous ont déjà appris, mais d'accepter que ce ne soit pas le tout du savoir ; ce premier savoir devient vivant et nouveau quand il est interrogé, visité, déplacé, agrandi, par d'autres définitions, d'autres lumières. Tout particulièrement en ce qui concerne les termes de parenté, la Bible procède par intégration de ce que nous pouvons savoir : un frère, une sœur, quelle que soit notre culture ou notre époque, nous en avons une expérience. La Bible travaille à partir de ce premier matériau ; et ce qui est intéressant et complexe, c'est qu'elle ne va ni récuser ce savoir initial du lecteur (comme s'il n'y avait plus de frères et sœurs d'aucune sorte dans la Bible) ni dire totalement autre chose (comme si tout ce que nous savons sur les frères et sœurs devait être aboli au profit d'une toute autre science de la fraternité). La Bible fraie ses chemins inattendus au milieu de beaucoup d'attendu, elle dit sa nouveauté en utilisant largement le déjà connu, le déjà là, en ne l'invalidant jamais.

Descendre dans le connu et l'inconnu tout à la fois est une démarche difficile ; on préfère en général que ce soit tout l'un ou tout l'autre. C'est la démarche biblique qui se met respectueusement au pas de tout un chacun pour l'emmener de son enracinement propre vers un monde nouveau. Cela oblige à renoncer aux seules « idées évidentes » qui renvoient toujours à « ce-que-je-connaiss-déjà ». Ainsi en ce qui concerne les frères et sœurs de Jésus, quand on veut à toute force justifier le propos de l'Église (Jésus n'a pas de frères et sœurs de sang), on a souvent recours à l'évidence de « l'argument oriental » : l'Orient est un monde de chaleur et d'emphase où l'on appelle tout le monde « frère » et « sœur » : ce ne serait

*La Bible dit  
sa nouveauté  
en utilisant  
le déjà connu*

donc pas la peine de prendre ces termes au pied de la lettre quand on les trouve dans le NT ; il n'y aurait ainsi pas vraiment de problème des frères et sœurs de Jésus. Quand on veut s'opposer à ce même propos (Jésus a des frères et sœurs de sang), on utilise l'évidence de la signification des mots : les termes frères et sœurs sont bien connus et il ne serait pas nécessaire de chercher un autre sens que celui que nous connaissons tous. Jésus aurait bel et bien une fratrie de sang.

On peut vite tourner en rond, une fois que l'on a pris la mesure des mots, des extensions éventuelles de leur portée. On se jette alors sans cesse les mêmes mots à la tête en les prenant, avec de bonnes raisons, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. L'originalité biblique réside précisément en ceci : dans chaque acception que peut prendre le mot (les frères et sœurs comme gens issus des mêmes parents, les frères et sœurs comme gens liés d'autres manières que par la parenté), elle place un nouvel élément : la vie, la cause de la vie. Cet élément est le critère de base où s'ancre vraiment la définition des mots (en l'occurrence frère, sœur ou tout terme de parenté).

Un homme de Dieu a presque toujours des frères : parfois ce sont des frères de sang, parfois pas du tout. Quelle que soit la portée du terme, la question est toujours : sont-ils des frères prêts à faire cause commune avec la vie qu'annonce cet homme de Dieu, avec le monde nouveau qu'il désigne ? Ou bien sont-ils des frères qui vont le mettre en procès et tenter de l'éliminer ? Le mot frère ne se résoud pas dans l'extension de sens que l'on peut lui trouver en un passage donné, il interroge fondamentalement le rapport à la vie.

## Caleb

Évoquons rapidement un exemple cité plus haut. Caleb et Josué partent avec dix Israélites reconnaître la terre promise. Les dix reviennent en tenant des propos défaitistes au point que le peuple se met à douter de la

*La définition  
des mots s'ancrent  
dans la vie,  
la cause de la vie*

bienveillance de Dieu : il vaudrait mieux retourner en Égypte et oublier ce que Dieu propose de vivre. Caleb défend avec véhémence le Seigneur qui guide son peuple : si Dieu a promis un pays il donnera les moyens d'y parvenir. Cet étranger, un qenizzite, est le seul avec Josué, un Israélite de pure souche, qui engage Israël à poursuivre sa vocation de peuple conduit par Dieu. Mais le monde nouveau qu'il pressent de l'autre côté du Jourdain n'est pas du goût de ses collègues. Lorsque Caleb dit « mes frères » en les désignant, le mot prend toute sa résonance biblique. C'est l'épreuve d'un homme de Dieu que d'être entouré de frères. Le terme indique toujours une proximité ; celui qui marche avec Dieu voudrait convier tous ceux qui l'entourent, ses frères et sœurs, à semblable intimité avec Dieu.

Et parmi ceux qui l'entourent, certains vont le rejoindre, devenir ses frères et ses sœurs dans le sens vivifiant du terme : ils se pressentent, comme celui qu'ils rejoignent, appelés par Dieu, fondés en lui. C'est là la source de leur connivence avec l'homme de Dieu, qui lui-même plonge ses racines en Dieu. C'est donc bien Dieu, la vie venue de Dieu, qui est à la base de la fraternité.

En contraste, il est d'autres frères et sœurs, qui se démarquent de l'homme de Dieu : des proches, parfois membres de la même famille, mais peu intéressés par une aventure hors de leurs limites. Ils constituent une fratrie comme les frères de Joseph formaient une fratrie unie : unie pour tuer, et finalement pour vendre leur frère Joseph.

Quand le mot frère ou sœur apparaît, c'est donc à un questionnement qu'il provoque : quels frères et quels sœurs vont se révéler dans la lumière de la vie, à l'intérieur d'un groupe donné dont on appelle les membres frères et sœurs selon les sens courants du mot (hommes et femmes liés par la parenté ou par une quelconque appartenance) ? Certains vont être dévoilés comme frères et sœurs pour la vie, d'autres comme frères et sœurs meurtriers.

*La vie venue  
de Dieu est  
à la base  
de la fraternité*

## Jésus et Jean-Baptiste, les deux frères

Je voudrais évoquer un autre aspect de la question des frères et sœurs de Jésus. En fait, la réalité désignée par cette expression ne se résume pas à quelques mentions intrigantes d'une fratrie pour Jésus. Jésus est par ailleurs constamment présenté dans son rapport fraternel avec ceux qu'il rencontre. Je crois que, dans l'évangile de Luc, le premier frère de Jésus est Jean-Baptiste.

Luc 1-2 insiste beaucoup sur la naissance de Jean-Baptiste et sur celle de Jésus. Le texte multiplie les allusions à la Genèse. Les deux petits garçons qui naissent l'un après l'autre sont situés dans toute une histoire des origines du peuple : Isaac né après Ismaël (tous deux fils d'Abraham), Ésaü et Jacob nés chez Isaac et Rébecca, et puis les treize enfants de Jacob et de ses femmes, qui souvent sont présentés deux par deux ; on peut citer les deux fois deux fils chez les servantes Zilpah et Bilha, et surtout la naissance chez Rachel, longtemps stérile, de Joseph puis de Benjamin.

On pourrait élargir l'horizon : les deux frères sont d'abord illustrés par Caïn et Abel, puis Caïn et Seth qui naît pour « remplacer » Abel. Même dans des unités qui paraissent secondaires, des binômes de frères interviennent : les jumeaux de Juda et de Tamar qui « remplacent » les deux premiers fils morts de Juda (Gn 38) ; les deux fils de Joseph, nés en Égypte, que Jacob adopte comme ses propres fils (Gn 48, 5). Même quand les deux hommes ne sont ni frères ni demi-frères, il peut arriver que le terme « frère » désigne leur relation : Lot est dit le frère d'Abraham alors qu'il est son neveu (Gn 13, 8 ; 14, 12)<sup>9</sup>.

## Dieu donateur de vie

Que signifie ce thème des deux « frères », quelle que soit l'extension de sens que le mot comporte ? La naissance de deux renvoie au Dieu donateur de vie : le Dieu biblique n'est pas celui qui donne (cela, un Baal peut le

*La Bible présente  
souvent les frères  
deux par deux*

9. Il est important d'étudier le mot *frère* à chaque fois qu'il apparaît. À chaque fois en effet il a sa raison d'être pour des raisons variées. Si Lot est appelé « frère » d'Abraham, ce n'est pas en vertu de l'emphase orientale. Lot est le fils du frère défunt d'Abraham : c'est un peu de son frère, de la maison paternelle qu'Abraham emporte, lui qui est appelé à quitter la « maison de son père » (Gn 12, 1). Il y aurait toute une étude à mener sur Abraham et la place qu'occupe dans sa vie la figure fraternelle.

faire aussi) ; il est celui qui donne encore. Le don de vie qu'il accorde excède ce que l'on pouvait attendre, ce que l'on avait demandé. C'est ce qu'exprime très bien Rachel. Longtemps stérile, elle enfante un premier fils et s'exclame : « *Le Seigneur a enlevé mon opprobre. (...) Que YHWH m'ajoute un autre fils* <sup>10</sup> ». On aurait pu penser qu'un fils enfin né de sa chair la satisferait, mais non. Rachel, lors de sa longue quête de vie, a découvert qui était Dieu : celui qui peut donner encore, celui dont la vie coule en abondance. C'est pourquoi son exclamation est prophétique : le Seigneur va lui ajouter un autre enfant ; un fils peut en cacher un autre ; un fils donné est la prophétie d'un autre qui vient <sup>11</sup>. Ainsi donc, le thème des deux fils renvoie à la profusion inattendue de vie que Dieu accorde. C'est un des sens de ces deux nativités en Lc 1 : un fils (Jean) est à proprement parler la prophétie d'un second (Lc 1, 76). Élisabeth reprend d'ailleurs les paroles de Rachel dès qu'elle se sait enceinte.

Quand on dit « fils » dans la Bible, on désigne toujours Dieu premièrement comme source de la vie de ce fils. Cela fait, dès la Gn, que la fraternité n'est pas une relation définie horizontalement : sont frères, dans le sens biblique, ceux qui se savent venus de Dieu. On le constate d'abord sur des exemples familiaux où la propagation de la vie peut être suivie dans des cadres précis : une stérile qui enfante un fils, puis un autre, peut à juste titre désigner Dieu comme l'Auteur de la vie ; le premier frère amène dans son sillage un autre frère.

Mais si l'on élargit le contexte, cette expérience reste vraie : dès qu'un homme amène un autre avec lui ou derrière lui, quand il le fait avec la joie de voir la vie se multiplier, et non dans la terreur de croire son domaine empiété, alors il est bien un frère qui en promet un autre, qui témoigne de la vie d'un autre que lui, issu de Dieu comme lui. Jésus en croix qui passe « de ce monde à son Père » dit à Marie : « *Femme, voici ton fils* » (Jn 19, 26). Il désigne le disciple bien-aimé, et laisse très bibliquement la marque de Dieu sur la situation vécue à ce moment ; non pas une mère qui perd son fils unique,

10. En hébreu, le verbe *enlever* et le verbe *ajouter* annoncent le nom du fils : *Yoseph*.

11. Ce second enfant sera Benjamin que Rachel met au monde en se mourant (Gn 35, 16-20). Un tombeau est bientôt élevé sur son corps. Et ce monument rappelle autant la mère défunte que l'enfant venu à terme et vivant. Le sépulcre qui rappelle qu'un fils vivant est né, c'est le message paradoxal du tombeau de Rachel. C'est là que le premier roi messie d'Israël, Saül, descendant de Benjamin, sera envoyé dès qu'il aura reçu l'onction de la main de Samuel (1 S 10, 2). Un tombeau paradoxal d'où le fils vivant sortira, c'est le lieu que les évangiles de résurrection désignent.

mais une femme qui « gagne » deux fils : l'un entre dans la vie du Père pleinement, définitivement, l'autre y pénètre à son tour et s'y déploiera <sup>12</sup>.

## Revisiter les commencements

Si l'on commence par le commencement, Lc reprend avec précision la situation qui était celles des « fondateurs » du peuple de Dieu : un vieil homme (Abraham), une vieille femme stérile à ses côtés (Sarah), une petite servante non loin d'eux (Agar). Dès les premiers versets de son évangile, Luc met en scène un vieillard, Zacharie ; il évoque sa femme qui est stérile (Élisabeth) ; bientôt il braque le projecteur sur une jeune femme apparentée qui s'intitule elle-même par deux fois servante : Marie. Les mots et expressions repris de Gn pour évoquer Zacharie et les siens abondent en Lc 1 et soulignent que la reprise est consciente, organisée. Les enfants qui vont naître s'inscrivent précisément dans le sillage d'Ismaël, fils d'Agar et d'Abraham, et dans celui d'Isaac, fils de Sarah et d'Abraham.

Mais il y a toutes sortes de réversibilités. L'enfant de la promesse en Gn était Isaac, le fils du vieux couple, tandis que le fils de la servante était envoyé au désert avec sa mère. Cette fois le fils de la promesse est le fils de celle qui s'est appelée servante, tandis que l'enfant du vieux couple part vivre au désert dès sa jeunesse. Tout cela serait à étudier de près. Je ne pense pas qu'il y ait en Lc l'idée d'une revanche de l'histoire : il y a une réhabilitation des situations qui sont massivement très proches, mais aussi très différentes. Et puis il y a des intuitions, passées presque inaperçues en Gn et qui deviennent essentielles, éclairant rétrospectivement les chapitres concernés de Gn.

Un exemple : le jeune Ismaël part au désert avec sa mère (Gn 21). Abraham, le père « biologique », a donné une outre d'eau. Bientôt, l'outre est vide. Ismaël va mourir de soif. Mais non : Dieu dessille les yeux d'Agar qui voit un puits en plein désert et fait boire l'enfant. Ils sont donc

12. Dès le début de Jn, Jésus est mis en relation par les allusions textuelles avec Joseph, le frère de Benjamin. Sur la croix, Jésus agit en bon Joseph : celui qui « ajoute » un autre frère à la mère.

*L'enfant de la promesse, celui du vieux couple et celui de la servante*

deux ceux qui ont fait le geste paternel de donner de l'eau : Abraham et Dieu lui-même qui offre l'eau abondante d'un puits pour ce fils sans père. Dieu se conduit comme un père pour le fils de la servante. Quand Marie témoigne qu'elle est servante, elle s'inscrit dans cette tradition : celle qui semble le moins socialement est tout spécialement sous le regard de Dieu et le fils qu'elle enfante est le fils de Dieu<sup>13</sup>.

## Vivre en Dieu la différence

Les deux frères vivent en quelque sorte tous les cas de figures possibles et aident à discerner à chaque fois où Dieu se trouve pour l'un et pour l'autre frères.

On pourrait continuer : Jean et Jésus revisitent aussi le binôme gémellaire formé par Ésaü et par Jacob. Ésaü était le premier arrivé, le second étant Jacob ; on sait que Jacob par ruse détourna à son profit le droit d'aînesse et la bénédiction réservée à l'aîné. Leur fraternité pose des questions de fond : quand il y a deux hommes dans un même domaine, y en a-t-il un de trop ? Deux hommes très différents par l'aspect, l'habitat, la tournure générale, peuvent-ils s'entendre et collaborer à une œuvre commune ?

Jésus et Jean investissent à nouveaux frais cette question et cette situation. Jean est au désert et Jésus à la ville. Comme Jacob, Jésus est le fils à maman ; comme Ésaü, Jean va dans les solitudes qui deviennent son lieu propre. Quand Mt et Mc disent que Jean était habillé d'un manteau en poil de chameau, je pense qu'ils renvoient à la première référence biblique qui vienne à l'esprit (avant la référence à Élie) : Ésaü. Ésaü était si poilu dès la naissance qu'il semblait recouvert d'un manteau de poils (Gn 25, 25).

Bref, deux hommes typés, très différents, vont-ils pouvoir se rencontrer en vérité ? Jean et Jésus qui « se coulent » loyalement dans cette situation attestent qu'un binôme aux termes très dissemblables peut néanmoins être viable. En cela ils « répondent » non seulement aux figures contrastées de l'AT (comme celles d'Ésaü et Jacob), mais encore à toutes celles avec lesquelles Ésaü et Jacob

---

13. J'ai noté des allusions nombreuses à des passages moins connus de Gn en Lc 1-2 (notamment à des histoires de frères) dans un article : « Anne de la tribu d'Asher. Le bonheur d'une femme (Lc 2, 36-38) », *Sémiotique et Bible* n° 91, 1998, pp. 3-32.

*Jean est  
au désert et  
Jésus à la ville*

entraient déjà en connivence : Enkidu, le velu de la steppe, et son ami, son « frère », Gilgamesh, le fils de sa mère Ninsuna, l'homme de la ville (cf. *l'Épopée de Gilgamesh*) ; Pollux, l'Éminent (comme son nom semble l'indiquer) et son jumeau dissemblable Castor, qui comme son nom l'indique renvoie à un petit animal poilu du monde sauvage (cf. la mythologie grecque), etc.

« La problématique » des deux frères différents se situe donc à un niveau anthropologique que bien des mythes ont essayé d'explorer : comment des hommes très contrastés peuvent-ils se rencontrer ? Est-ce possible ? etc. On verra ainsi Jésus, le citadin de Nazareth, l'homme des champs cultivés, l'homme de la nourriture cuite, aller pour un temps (quarante jours) dans le monde de son « frère » : le désert, terre de la faim, de la soif, de la nourriture crue et sauvage. On verra inversement Jean, l'homme du désert, venir à la ville et y mourir de la main d'Hérode, anticipant le destin de Jésus lui-même.

La rencontre des deux hommes n'est pas seulement la brève entrevue à l'occasion du baptême ; c'est toute une exploration de leurs domaines respectifs, une sorte de concertation générale qui lie leurs vies différentes en une même collaboration.

## Incarnation

Je pense qu'il en va de la formation humaine de Jésus en tout cela. Pour qu'un homme soit un homme et s'incarne vraiment, il est nécessaire qu'il soit investi dans ces rencontres, ces vis-à-vis : un autre, un frère, est là devant moi, différent. Comment vivre avec lui ? Qui suis-je moi qui ne suis pas lui ? etc.

D'autre part, la figure en contraste de Jean devant Jésus établit le rapport fraternel comme relation essentielle de Jésus quand il rencontrera des hommes. Je pense pour certaines raisons qui auraient à s'exprimer plus longuement que la rencontre de Jésus et du centurion romain (Lc 7, 1ss) peut se lire comme des retrouvailles de Jacob et d'Ésaü : les frères ennemis (un Romain et un Israélite),

*La rencontre  
de deux hommes  
très contrastés*

*Le rapport fraternel  
est la relation  
essentielle de Jésus  
dans la rencontre  
des hommes*

séparés depuis longtemps, se cherchent et se trouvent. Une telle rencontre développe, déploie ce qui a été posé initialement dans la relation entre Jésus et Jean, lue elle-même comme une réappropriation de la relation entre Jacob et Ésaü.

## Frères et sœurs de sang

Jésus ne peut-il avoir des frères et sœurs de sang ? Je ne peux m'étendre davantage sur cette question. Disons d'abord que la position de l'Église me semble a priori plus intéressante que celle que J. Duquesne a rendu populaire. D'abord parce que la lecture de Duquesne me semble faite au mépris de la Bible (l'AT n'est pas du tout consulté sur la question des frères et sœurs), ensuite parce qu'elle me semble terriblement conservatrice. Duquesne récupère finalement la situation dans les cadres de la famille bourgeoise occidentale qui ne connaît que la biologie et l'état civil pour se définir.

Mais il y aurait à réfléchir théologiquement là-dessus, ce qui excède le cadre de cet article. Je ferais une proposition avant de terminer. Faut-il abandonner la fraternité de sang, ou en limiter le statut ? Il me semble que, par un nouveau retournement biblique, cette fraternité de sang est totalement réacclimatée par le Christ en fin de compte. Le corps du Christ mangé, son sang bu : c'est là une manière de réintroduire dans une nouvelle perspective la concrète communion charnelle que la fraternité de sang comporte. L'eucharistie est devenue pour moi une participation charnelle, biologique, visitée par la vie de Dieu. C'est une des manières par laquelle je définirais ce sacrement. Jésus, fils unique du Père, fils unique de Marie, fait participer ses frères et sœurs à ce qu'il est.

Fr. Philippe LEFEBVRE o.p.

## Liturgie et fraternité

### L'Auteur

*Laïc, originaire du diocèse d'Arras où il a été responsable diocésain de la pastorale liturgique et sacramentelle, Philippe Barras est actuellement directeur adjoint du Centre national de pastorale liturgique (CNPL) et directeur de la revue Célébrer. Il enseigne également la liturgie dans divers lieux : Institut catholique de Paris (Institut supérieur de liturgie, IER), Séminaire interdiocésain de Lille, Formation permanente du diocèse d'Arras.*

### L'Article

*Les célébrations eucharistiques sont diverses, et diversement vécues par ceux qui y participent. « Sans lien avec la vie » entend-on souvent. Regarder comment la liturgie construit de la fraternité et du lien social demande d'étudier concrètement les rites utilisés, les paroles prononcées, les différentes prières, etc. et à quoi ils engagent les participants. C'est ce que fait Philippe Barras, du CNPL, afin de porter une attention renouvelée sur des formules souvent entendues voire rabâchées.*

L'expression du concile Vatican II désignant la liturgie (et plus particulièrement la célébration de l'eucharistie) comme « source et sommet de la vie chrétienne »<sup>1</sup> est maintenant largement répandue. Cependant, il n'est pas

1. Voir *Lumen Gentium* n° 11, *Sacrosanctum Concilium* n° 10, *Presbyterorum ordinis* n° 5...